

**Zeitschrift:** Schweizerische Bauzeitung  
**Herausgeber:** Verlags-AG der akademischen technischen Vereine  
**Band:** 5/6 (1885)  
**Heft:** 3

**Artikel:** La France et l'Union internationale de la propriété industrielle  
**Autor:** Imer-Schneider, E.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-12887>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 29.01.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

so oft das hohe Interesse an dem nationalen Institute bewiesen und auch schon bei verschiedenen Anlässen die Nothwendigkeit besserer Berücksichtigung der französischen Sprache anerkannten, diesen Credit gerne bewilligen werden. Der Schulrath beschloss daher, eine Untersuchung darüber anstellen zu lassen, welche Lehrstühle doppelt besetzt werden sollten und für welche Richtungen es möglich wäre, gute Kräfte französischer Zunge zu finden. Die bezüglichen Untersuchungen sind noch im Gange.

Nachdem der Vorsitzende diese eingehenden Mittheilungen verdankt hatte, ertheilte er Herrn Ingenieur Waldner das Wort, welcher das Referat über „die Frage der Einschaltung einer practischen Lehrzeit in den Studiengang der eine höhere Ausbildung anstrebenden Techniker“ übernommen hatte.

Nach Anhörung des Referates beschloss die Versammlung, es sei dasselbe in der Bauzeitung zu veröffentlichen und wir verweisen hiefür auf die letzte Nummer derselben.

Obgleich die Zeit schon sehr vorgerückt war, wurde die Discussion über das so wichtige Thema lebhaft benutzt. Es betheiligten sich an derselben die Herren Naville, Pape, Imer, Moellinger und Dr. Bühler, Professor an der Forstschule, welcher die Einrichtung von Laboratorien (Übungssälen) am Polytechnikum befürwortete.

Herr Naville, Chef des Hauses Escher, Wyss & Cie., verdankt, als Repräsentant der Maschinen-Industrie, Herrn Waldner seine interessanten Mittheilungen und bedauert, dass die Zeit es nicht erlaube, das so wichtige Thema einlässlicher zu discutiren. Er theilt im Allgemeinen die von Herrn Waldner geäußerten Anschauungen und hält mit ihm dafür, dass für die Ausbildung zum Maschinen-Ingenieur die Bethätigung in der Praxis unerlässlich sei. Nach seiner Ansicht bieten aber die einen Bestandtheil der Schule bildenden Werkstätten nicht das, was für einen angehenden Techniker nöthig ist, sondern nur wirkliche Constructions-Werkstätten und Fabriken. Bezüglich des Zeitpunktes der Einschaltung der practischen Lehrzeit, ob vor oder nach dem Besuche einer Hochschule, lässt sich wohl keine allgemein zutreffende Regel aufstellen, sondern es hängt das von den Verhältnissen und ganz besonders auch von der Individualität des Betreffenden ab. Der Redner neigt sich eher der Ansicht hin, dass die Praxis nach den Studien zu machen sei, oder er würde dieselbe theilen, und vor den theoretischen Studien, kürzere Zeit, etwa 1 Jahr, zur Aneignung der practischen Kenntniss der Materialien und Handhabung der Werkzeuge verwenden und nachher erst eine längere Zeit der Praxis, vielleicht 2 Jahre dauernd, anfügen. Auf diese Weise könnte der angehende Techniker, mit seinen an der Schule erworbenen Kenntnissen ausgerüstet, mit mehr Erfolg sich bei der Montage und beim Ingangsetzen der Maschinen bethätigen und sich mit den nöthigen Bedingungen eines sichern und guten Ganges der Maschinen vertraut machen. So könnte er seine in der Schule erworbenen theoretischen Kenntnisse in Anwendung bringen und sich zugleich den, dem guten Constructeur im Leben unerlässlichen practischen Blick aneignen.

Herr Naville unterstützt den Vorschlag von Herrn Waldner, diese wichtige Frage durch eine Commission für eine der nächsten Versammlungen studiren zu lassen.

Herr Imer stellte einen Antrag ungefähr in folgendem Sinne: Der Ausschuss ist eingeladen zu untersuchen, ob es nicht möglich wäre mit schweizerischen Maschinenfabriken und Eisenbahngesellschaften eine Vereinbarung zu treffen, wonach die Polytechniker in den Ferien oder unmittelbar nach Absolvirung ihrer Studien als Volontairs in denselben beschäftigt werden könnten. In ähnlicher Weise äusserte sich Herr Moellinger. Es fand keine Abstimmung statt, dagegen wurde beschlossen, es seien die Anträge dem Ausschuss zu übermitteln mit dem Auftrage diese Angelegenheit nach einlässlicher Vorberathung durch eine Commission in einer der nächsten Versammlungen zur Behandlung zu bringen. — Schluss der Sitzung. H. P.

## Concurrenz für ein eidg. Parlaments- und Verwaltungs-Gebäude in Bern.

(Mit einer Lichtdruck-Tafel.)

Indem wir mit unseren Darstellungen der prämiirten Entwürfe obenerwähnter Concurrenz fortfahren, legen wir der heutigen Nummer eine Lichtdrucktafel mit den beiden Hauptfassaden der mit dem vierten Preise ausgezeichneten Arbeit der Architekten Alex. Girardet und Felix Bezencenet in Paris bei. Der Text hiezu folgt in unserer nächsten Nummer.

## La France et l'Union internationale de la propriété industrielle.

Nos lecteurs nous seront peut-être reconnaissants de les tenir au courant de ce qui se passe actuellement en France à l'égard de la Convention internationale du 20 mars 1883.

On sait que l'art. 5 de cette convention stipule dans son premier alinéa ce qui suit:

„L'introduction par le breveté, dans le pays où le brevet a été délivré, d'objets fabriqués dans l'un ou l'autre des Etats de l'Union, n'entraînera pas la déchéance.“

Or cette disposition ne s'applique qu'à la France dont la loi prévoit précisément la déchéance du brevet pour le cas où le breveté introduirait en France, ne fût-ce qu'en un seul exemplaire et à titre d'échantillon, un objet similaire à celui décrit dans son brevet.

Aucun autre pays n'a introduit cette disposition dans sa législation et les inconvénients évidents qu'elle entraîne dans la pratique expliquent aisément ce fait, aussi bien qu'ils font apprécier le service rendu par la convention internationale en supprimant, pour les pays de l'Union la mesure draconienne citée plus haut.

Il n'en est pas moins vrai que les industriels français se plaignent amèrement de cette suppression et en prennent occasion pour attaquer violemment l'ensemble de la convention internationale comme le prouvent les passages suivants que nous extrayons du „Journal des Procès en Contrefaçon“ (Paris, 4 Rue Hautefeuille):

„La situation faite à la Suisse par la Convention n'est point pour atténuer les critiques, ni dissimuler les inconvénients graves du nouveau régime international de la propriété industrielle en matière de brevets.“

On sait que la législation de ce pays n'admet pas le monopole temporaire de l'inventeur. La Suisse est la terre promise des contrefaçons. Les inventions françaises y sont pillées sans redevance aucune.

Aussi les adversaires des brevets, disciples de Michel Chevalier ne manquent jamais de citer l'exemple de ce pays. „Voyez la Suisse, disent-ils, et la Hollande. Ces nations se gardent bien d'adopter le régime des brevets, car elles en redoutent les inconvénients.“ La vérité est que la Suisse préfère donner à ses nationaux toute facilité pour fabriquer et vendre, sans redevance aucune, les objets brevetés dans les pays voisins où ses inventeurs peuvent jouir des avantages des brevets. Les Suisses font breveter leurs inventions en France, y poursuivent les contrefacteurs et se font impunément contrefacteurs dans leur pays.

Voilà dans quelle mesure ils ne sont pas partisans des brevets.

Cette situation n'était pas sans inconvénients. Les ingénieurs Suisses cherchaient à l'étranger la récompense légitime de leurs inventions, principalement en France. Ça été une des causes de la prospérité de l'industrie de l'horlogerie en Franche-Comté. En effet, l'obligation imposée par notre loi de 1844 d'exploiter en France les inventions qui y sont brevetées, et l'interdiction d'y introduire des objets brevetés fabriqués à l'étranger ne leur permettaient pas de faire profiter leur pays de leur industrie. Ils étaient obligés de la transporter en France. Cet inconvénient était si grave qu'il était sérieusement question en Suisse d'adopter le régime des brevets dans ces dernières années, et cela dans l'intérêt de son industrie nationale.

C'est alors que se réunit le Congrès de la propriété industrielle au Trocadéro puis la Commission permanente internationale de la Propriété industrielle qui en est comme le succédané. Le projet adopté et qui sacrifie les intérêts français, sert si bien ceux de la Suisse en

lui donnant l'espoir de pouvoir enfin fabriquer elle-même les objets brevetés en France par ses nationaux, et acclimater prochainement chez elle les industries que notre loi de 1844 oblige à traverser le Jura, pour pouvoir profiter du régime des brevets français, qu'elle prend par ses représentants une part active à la propagande faite en faveur de ce que l'on appelait alors „l'unification des lois en matière de propriété industrielle.“

Dans le Nr. 11 du même journal nous trouvons en outre le texte suivant d'une pétition adressée par la Chambre de Commerce de Lille à M. le Ministre des affaires étrangères. Cette pétition demande:

1<sup>o</sup> Que la France provoque la réunion prévue à Rome en 1885.

2<sup>o</sup> Qu'elle s'y fasse représenter par un homme capable de faire ressortir les inconvénients de l'article 5 et d'en obtenir la suppression.

3<sup>o</sup> Qu'enfin, s'il n'obtient pas cette suppression, la dénomination de la Convention soit faite au plus tôt afin que l'industrie française ne subisse pas plus longtemps de tels dommages.

En signalant à nos lecteurs ces manifestations de l'opinion de certains centres industriels français nous ne pouvons nous empêcher de les faire suivre de quelques réflexions destinées à en montrer l'exagération, dans l'espoir de contribuer si possible pour notre faible part à démontrer qu'il peut être remédié au tort prétendu ou non que peut avoir éprouvé l'industrie française, du fait de l'introduction en France d'articles brevetés fabriqués à l'étranger (introduction devenue licite pour les pays de l'Union internationale) sans que la France se retire de l'Union et sans que le texte incriminé de l'art. 5 de la Convention soit supprimé.

Il suffit pour cela de rapprocher le 2<sup>me</sup> alinéa du même article de la Convention, dont les Chambres de commerce françaises semblent ignorer absolument l'existence, de rapprocher disons-nous cet article 32 de la loi française de 1844.

Voici d'abord le 2<sup>me</sup> alinéa de l'art. 5 de la Convention internationale:

„Toutefois le breveté restera soumis à l'obligation d'exploiter son brevet conformément aux lois du pays où il introduit les objets brevetés.“

Voici d'autre part le passage en question de l'art. 32 de la loi française:

„Art. 32. Sera déchu de tous ses droits:

1<sup>o</sup> . . . . .

2<sup>o</sup> Le breveté qui n'aura pas mis en exploitation sa découverte ou invention en France dans le délai de deux ans, à dater du jour de la signature du brevet, ou qui aura cessé de l'exploiter pendant deux années consécutives, à moins que, dans l'un ou dans l'autre cas, il ne se justifie des causes de son inaction.“

Des dispositions analogues existent dans la plupart des lois de brevet des autres pays et les législateurs ont supposé avec raison, nous semble-t-il, que c'était là une arme suffisante pour protéger l'industrie nationale contre l'envahissement de marchandises fabriquées à l'étranger et introduites dans le pays sous la protection d'un brevet.

En effet, si cette disposition législative est souvent éludée (nous ne nous en cachons pas) et si trop souvent un simulacre de mise en exploitation suffit pour éviter la déchéance pour cause de non-exploitation dans les délais prévus par la loi, la faute en est non à la disposition législative elle-même, mais bien plutôt à la manière dont elle est appliquée par les tribunaux. Nous trouvons du reste dans la jurisprudence française des faits qui prouvent que cette application est souvent rigoureuse, nous en citerons deux exemples tirés de l'ouvrage de Pouillet (Traité théorique et pratique des Brevets d'invention).

Après avoir défini (à la page 432) le *Caractère d'exploitation* comme devant être sérieuse, réelle et ne devant pas être seulement un simulacre ou une vaine apparence, il cite à cet égard les deux exemples suivants de Jurisprudence.

Il a été jugé:

„1<sup>o</sup> Qu'un acte isolé de fabrication ne peut être considéré comme une exploitation industrielle du brevet, et

ne saurait relever le breveté de la déchéance encourue par lui, s'il ne justifie pas d'ailleurs de causes légitimes d'inaction (Paris, 23 mars 1870, Wilcox, Sirez, 70.248);

2<sup>o</sup> Que l'exploitation prescrite par l'art 32 ne peut résulter de procès-verbaux dressés de deux ans en deux ans par ministère d'huissier à la requête de l'inventeur, lorsque cette exploitation est démentie par l'état défectueux des machines et leur installation presque impraticable. (Douai, 20 Juillet 1859, Lister, Pataille, 61. 44.)“

Ces citations nous semblent concluantes et nous ne nous étendrons pas davantage sur ce sujet, espérant que les industriels français mieux informés par leur gouvernement, abandonneront la campagne peu justifiée qu'ils ont entreprise contre un article de la convention internationale dont le seul but est d'accorder en France aux ressortissants des autres Etats de l'Union une facilité que les Français possèdent et ont toujours possédé même dans les pays qui ne font pas partie de l'Union.

E. Imer-Schneider.

## Correspondenz.

*Hochgeehrter Herr Redacteur!*

In Nr. 1 der „Schweizerischen Bauzeitung“ vom 4. Juli haben Sie die Güte gehabt, Ihren Vortrag: „Ueber den Studiengang der eine höhere Ausbildung anstrebenden Techniker“ zu veröffentlichen.

Gestatten Sie mir darüber einige Bemerkungen zu machen.

Von dem jungen Techniker, der im practischen Leben erfolgreich wirken will, ist zu verlangen:

1. Dass er eine ihm vorgelegte Aufgabe klar erfassen könne.

2. Dass er sein Ziel unter gewissenhafter Ausnützung von Zeit, Arbeitskraft und Material zu erreichen verstehe.

Beide Forderungen sind gewiss berechtigt, aber wie steht es hie mit in der Praxis? Im besten Falle erhält der junge Techniker sehr untergeordnete Fragen zu beantworten; denn die grösseren Verwaltungen haben ihre eigenen technischen Bureaux, wo solche Aufgaben bearbeitet werden und somit für die Gesamtheit gedacht und construiert wird.

Für die Herstellung der Objecte existiren Bedingungshefte. Jüngere Besteller beschaffen sich diese und copieren sie. Ueberall herrscht dieselbe Schablone. Verbesserungen werden so verclausulirt, dass eine Construction kaum möglich ist. Dieses Verhalten der Auftraggeber lähmt die Thätigkeit der Fabricanten; die Pflichterfüllung tritt an Stelle des freudigen Schaffens. Für den jungen Techniker bleibt nichts übrig, denn nicht Construction, sondern Vorsicht ist erforderlich.

In Bezug auf die zweite Bedingung steht es nicht besser.

Bei so geringen Anforderungen im Beruf an den hoch gebildeten theoretischen Techniker, bleibt zu bedauern, dass man gesonnen ist, die Ausbildung der Maschineningenieure noch durch eine hinzugefügte practische Lehrzeit zu verlängern und dabei zu erschweren. Zur Erlernung der Praxis die jungen gebildeten Leute an den Schraubstock stellen, damit sie mit Feile, Meissel und Hammer umgehen lernen, sich aber über die weitere Ausbildung nicht kümmern, wie es jetzt geschieht, ist zwecklos.

Die Aufgabe des Ingenieurs kann nie die sein, ein Handwerk zu erlernen, sondern er soll dabei den Werkstättenbetrieb kennen lernen; aber dazu bedarf es erfahrener und tüchtiger Lehrmeister. Die Vorstände wären die geeignetsten dazu, aber diesen mangelt die Zeit, sich mit Lehrlingen zu beschäftigen.

Solche Lehrmeister kann nur der Staat stellen und da dieser sie nicht stellt, überhaupt das Lehrlingswesen gar nicht geordnet ist, halte ich die jetzige Ausbildung im Allgemeinen als eine Zeitverschwendung, weil zu wenig gelernt wird. Bei mir haben sich mehrere junge Leute zu recht tüchtigen Practikern ausgebildet, ohne Zeit und Kraft in den Werkstätten verschwendet zu haben. Ich habe dagegen den jungen Leuten Gelegenheit gegeben, oft die Werkstätten zu besuchen, practische Angelegenheiten zu untersuchen u. s. w., und auf diese Weise haben sie oft sehr rasch, bei guter Beobachtungsgabe, sich die nöthige Praxis angeeignet, ohne an theoretischen Kenntnissen einzubüssen. Manche haben Arbeiten sehr genau beurtheilen und taxiren können, ohne je practisch darin unterrichtet zu sein.

Die nöthige Praxis für den Anfang kann den jungen Leuten schon auf den Hochschulen durch practische und erfahrene Techniker beigebracht werden; durch Vorlesungen über Werkstättebetrieb und Einrichtungen, Leistungen der Maschinen und Arbeiter, Werkstätte-Organis-